

« Peut-il y avoir une spiritualité agnostique ? »
Une réflexion à partir de Malraux et
de Levinas

Par Michaël de Saint-Cheron

Aux deux questions : Qu'est-ce que la mort ? et : Pourquoi la mort ?, nulle religion n'a apporté de réponse – ni ne pourra en apporter, à l'exception peut-être du bouddhisme, car elles sont par essence des questions sans réponse. Le christianisme et l'hindouisme pour s'être particulièrement penchés sur cette double question, veulent signifier avant tout que la mort n'est qu'un passage vers une vie céleste ou une métempsycose, mais disant cela ils escamotent l'invincible mystère de ce passage. La croyance en la résurrection dit trop rapidement, et ce faisant, trop facilement, que le fait de mourir n'est rien d'autre qu'un passage pour aboutir à une autre forme de vie de l'âme ou de je-ne-sais-quoi, alors qu'il est une totalité impénétrable, un terme – une rupture abyssale. Il est étrange d'ailleurs de constater à quel point le christianisme et le bouddhisme, par ailleurs si radicalement différents, convergent d'une certaine manière sur l'idée de passage, d'une autre vie.

Ne faut-il pas admettre que la foi en une Révélation ou une croyance quelle qu'elle soit, n'est pas pour autant une réponse, une garantie post-mortem. Le mystère de la mort ne se laisse réduire par rien, aucune promesse de vie éternelle. L'interrogation de Kafka est capitale : « Est-il possible de penser quelque chose d'inconsolable ? Ou plutôt quelque chose d'inconsolable sans le souffle de la consolation ? »¹ Mais le ciel est désespérément vide et muet – sinon menaçant. Souvenons-nous de Perken, qui, à la dernière page de *La Voie royale* hurle « qu'aucune pensée divine, qu'aucune récompense future, que rien ne pouvait justifier la fin d'une existence humaine. »

La pérennité du caractère impénétrable de la mort, n'est pas pour autant une négation de la foi, ni même un danger pour celui ou celle qui croit. Il y a simplement que cette question affirme qu'il n'est au pouvoir d'aucun dieu, ni d'aucun prophète, ni d'aucun messie de répondre. Pourtant combien de religions ont-elles tendance à accaparer le mystère de la mort, comme si elles en possédaient la clé. Qui peut en effet réfuter que l'en-soi de l'objectivité de notre relation à la mort est l'impénétrabilité ? Husserl, dans les *Recherches logiques* écrit : « Comment faut-il comprendre que l'en soi de l'objectivité parvient à la représentation, donc puisse redevenir en quelque sorte subjectif. »²

La question du religieux fut mille ans durant l'enracinement même de la civilisation occidentale, jusqu'au cri de Nietzsche et la prémisse de la révolution prolétarienne prônée par Marx à la fin du XIXe siècle.

Le cri du philosophe et poète du *Zarathoustra*, « Gott ist tod », « Dieu est mort », fut incontestablement l'une des paroles les plus tragiques de l'histoire occidentale. Ni en Chine, ni en Inde, cette parole ne pouvait être proférée, car elle y aurait été entachée de non-sens.

Remontons un peu dans l'histoire. Le très puissant choc que connut la religion en Europe, date du XVIIIe siècle, le siècle de l'*Aufklärung* en Allemagne, des Lumières en France. Kant, Voltaire, Diderot, Rousseau, sont quelques-uns des grands maîtres du renouveau de la pensée occidentale, qui firent perdre à la religion sa suprématie. En 1755, après le tremblement de terre de Lisbonne qui cause des milliers de morts, Voltaire déclare la fin de la théodicée, principe théologique par lequel on justifie la bonté de Dieu par la réfutation des arguments tirés de l'existence du mal.

Depuis Nietzsche, les deux Guerres Mondiales, la révolution soviétique de 1917 et, soixante-quatorze ans plus tard, la fin de l'empire édifié par Lénine, la

¹ *Œuvres Complètes III, Journal*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, trad. Marthe Robert, p. 441.

² Trad. d'Emmanuel Levinas, cf. *De Dieu qui vient à l'idée*, Librairie Vrin, Paris, 1982, p. 42.

question s'est toujours posée tragiquement, et la mort proclamée de Dieu engendra la mort de l'homme.

J'emprunterai encore une parole à Malraux, celle qu'il met sous la plume du Chinois Ling, dans *La Tentation de l'Occident* : « La réalité absolue a été pour vous Dieu, puis l'homme ; mais *l'homme est mort*, après Dieu. »

Cela signifierait-il, a contrario, que la réalité absolue pour un Chinois ou Extrême-Oriental n'aurait jamais été Dieu ? Fut-elle quand même l'homme en tant que personne, le maître du *Dao*, et non pas plutôt le peuple ? Cette mort de l'homme, pire que la mort de Dieu, en fut d'une certaine manière l'abominable aboutissement dans les camps d'extermination nazis puis sous la terreur stalinienne. L'un des grands écrivains survivants d'Auschwitz, Primo Levi, peu de temps avant sa mort, écrivit : « Il y a Auschwitz, il ne peut pas y avoir de Dieu. »³

Si depuis Montaigne, nombre de grands penseurs au pays de Pascal et de Descartes, se proclamèrent agnostiques, sceptiques ou tout simplement athées, ce dernier siècle et tout particulièrement ces soixante dernières années, virent leur nombre croître à une vitesse exponentielle. L'Occident est passé en un siècle et demi de la fin de la théodicée à une période de new age , où la plus grande confusion règne. Mais cette fin de ce principe de la justification de la bonté de Dieu, marqua bien la fin de la suprématie de la conception du divin que partagent en Occident, les juifs, les chrétiens, les musulmans et après eux tous les sectataires de ces grands religions nées sur le bassin méditerranéen. Comme l'écrit André Chieng, français d'origine chinoise, polytechnicien et auteur d'un ouvrage passionnant, *La pratique de la Chine*. Il y écrit que « Seule la Chine fait exception. [car] Littéralement, il n'y a ni *theos* ni *diké*, car la Chine, on le sait, ne conçoit ni Dieu ni justice. »⁴ Cette absence de l'idée de Dieu dans la pensée chinoise classique explique qu'il n'y ait pas eu de débat philosophique sur les questions entre la raison

³ *Si c'est un homme*, trad. de Martine Schruoffeneger, Julliard, 1987; puis R. Laffont « Pavillon », en 2002, augmentée d'une interview de l'auteur par Philip Roth, et deux autres textes inédits. C'est cette édition que nous citons.

et la foi. Ce que la pensée chinoise nous enseigne ici d'essentiel, c'est le principe de non-contradiction entre le bien et le mal. Ce qui veut dire que le mal peut cohabiter avec le bien, même un Bien transcendant.

A cette période de fin, non du religieux, mais peut-être de la religion, correspond une montée en puissance des fondamentalismes un peu partout dans le monde, aucune religion traditionnelle n'étant vraiment épargnée, si ce n'est, à de rares exceptions près, le bouddhisme.

Mais en face de ce fanatisme et de cette agonie des religions, que reste-t-il ? Peut-il y avoir une spiritualité agnostique ? Telle est la question sur laquelle je voudrais réfléchir avec vous ce soir.

Arrêtons-nous donc sur la phrase la plus célèbre prêtée à Malraux, mais qu'il *n'a pas écrite* : « Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas. » Un paradoxe de plus chez Malraux, cela n'étonnera personne. Cette vraie ou fausse prophétie ne sera que le prologue de notre propos, avant d'aborder la question – qui est une vraie problématique au sens philosophique du terme, c'est-à-dire ce qui a le caractère d'un problème sans toujours pouvoir être résolu : la question de savoir si l'on peut parler de spiritualité agnostique ou de transcendance sans révélation ?

Avant d'aborder les réfutations de cette « pseudo-prophétie » d'un homme qui avait horreur que l'on cherche à tirer de lui je ne sais quel oracle de voyant, remontons à l'archéologie de cette petite phrase qui a fait le tour du monde.

La première phrase de Malraux à avoir fait le tour du monde serait donc la seule qu'il *n'a pas écrite* et la seule qu'il récusait.

L'essayiste catholique André Frossard – l'auteur du saisissant *Le Crime d'être né* – rapporta avant tout le monde les paroles de l'écrivain, sans lui avoir soumis le texte, ni sollicité l'autorisation de reproduire ses paroles aussi catégoriques sur l'avenir. Il intitula l'une de ses chroniques publiées vers les années 1980, ainsi : « Le XXI^e siècle sera-t-il religieux ? »

⁴ Grasset, 2007.

Nous ne pouvons mettre en doute la parole de Frossard, qui écrit : « Je n'ai jamais eu que cinq ou six conversations privées avec [Malraux] mais ce fut chaque fois pour l'entendre parler de religion, et je suis tout à fait sûr d'avoir été le premier à recueillir sa fameuse formule sur le XXI^e siècle, que l'on déforme aussi souvent qu'on la cite. Il ne dit pas : « Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas », mais « Le XXI^e siècle sera mystique ou ne sera pas », ce qui n'est pas tout à fait la même chose. »⁵

L'universitaire Marius-François Guyard, qui dirigea l'édition du *Miroir des limbes* dans la Pléiade, nie que Malraux ait pu prononcer ces mots. Il justifie son affirmation en citant deux passages inédits, tirés des différents états du manuscrit original d'*Hôtes de passage*, qui indiqueraient le contraire : « On m'a fait dire : le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas. Formule ridicule. En revanche, je pense réellement que l'humanité du siècle prochain devra trouver quelque part un type exemplaire de l'homme. »

Retravaillant son manuscrit dactylographié, Malraux y apporta une nouvelle correction : « On m'a fait dire : le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas. La prophétie est ridicule; en revanche, je pense que si l'humanité du siècle prochain ne trouve nulle part un type exemplaire de l'homme, ça ira mal... Et les manifestations [de mai 1968] et autres ectoplasmes ne suffiront pas à l'apporter. »⁶ Le plus curieux, c'est que Malraux n'a pas cru devoir reprendre ces infirmations d'une parole dont il rejetait pourtant à l'évidence l'accent prophétique que l'on a voulu lui attribuer.

Toute sa vie et tout au long de son œuvre, Malraux a bien été d'une certaine manière hanté par cette question et le besoin irrépressible de lui apporter des réponses, à travers ses combats militaires et idéologiques (anticolonialisme, guerre d'Espagne, engagement en 1939, à 40 ans dans l'armée française, puis en 1944, création et commandement de la brigade Alsace-Lorraine, avant de rejoindre de Gaulle et de devenir le chantre de la culture française dans le monde et du dialogue

⁵ « La Pensée aujourd'hui », Dossiers, *Le Nouvel Observateur*, n° 2, p. 54.

⁶ Cf. *Littératures contemporaines*, numéro : *André Malraux*, Klincksieck, 1996.

des cultures comme réponse à la guerre et à la haine), comme à travers ses livres et ses grandes symphonies sur l'art mondial : *Les Voix du silence* et *La Métamorphose des dieux*.

Dans son beau livre *Vivre le rite*, Tristan Muret, se réfère fort justement à Malraux, établissant un lien entre la valeur des rites et cette valeur éternelle, voire sacrée, que l'écrivain confère à la création artistique, aux œuvres d'art, ces *voix du silence*, écrit Muret, « faisant bruire le silence de la demande intérieure des êtres d'une voix toujours en puissance et en exigence constitutives d'être recréée ».

En 1975, Takemoto Tadao rappelait à Malraux qu'il avait lui-même, prononcé cette parole lors de son dernier voyage au Japon. C'est alors que Malraux s'expliqua pour la première fois sur sa pensée.

Quant au siècle prochain, ce que j'avais dit, c'est qu'il était extrêmement possible que, dans ce domaine que l'on appelle *psi*, se mêlaient encore pour l'instant des choses sérieuses et d'autres pas. [...]

[...] Si le prochain siècle devait connaître une révolution spirituelle, ce que je considère comme parfaitement possible (probable ou pas n'a pas d'intérêt, ce sont des prédictions de sorcière, mais possible), je crois que cette spiritualité relèverait du domaine de ce que nous pressentons aujourd'hui sans le connaître, comme le XVIII^e siècle a pressenti l'électricité grâce au paratonnerre.

Alors qu'est-ce que pourrait donner un nouveau fait spirituel (disons si vous voulez : religieux, mais j'aime mieux le mot spirituel), vraiment considérable ? Il se passerait évidemment ce qui s'est passé avec la science.⁷

Cela nous a servi de prologue pour tenter d'approfondir la question qui nous est posée à vous comme à moi : « Peut-il y avoir une spiritualité agnostique ? »

Pour y répondre, je voudrais tout d'abord poser quelques mots essentiels, comme des bouées, afin de savoir au moins d'où l'on part, car nous ne savons pas encore où nous arriverons.

Commençons par le mot le plus difficile de tous : religion, car c'est un vocable qui n'existe dans aucune autre civilisation que la civilisation romaine, donc

⁷ « A propos de la réincarnation », *André Malraux*, L'Herne, 1982, pp. 396-399.

latine. Ni les Indiens, ni les Chinois, ni les Hébreux, ni les Arabes, ni même les Grecs n'ont jamais entendu parler de religion !

Comment donc ces grandes civilisations conçoivent-elles le rapport au transcendant ? En sanskrit, *dharma* – de la racine *dhr* « ce qui porte l'univers » – signifie à la fois ou simultanément l'enseignement, la voie. L'expression *dharma chakra mudrâ* signifie « tourner la Roue ». La roue ce sont les saisons, la rotation des astres, le cycle des naissances et des morts, des réincarnations. Le *dharma* désigne l'ordre des choses. Dans la civilisation chinoise, le *Dao* contient trois notions : la route, la voie à suivre, le principe qui gouverne le monde. Chez Laozi, il est en premier lieu la Voie de la sagesse et, en second lieu, le Principe universel qui gouverne le cosmos, dont les deux aspects antithétiques (et coalescents), imbriqués ou plus exactement inséparables, sont le *Yin* et le *Yang*. La Voie ouvre à une spiritualité, mais elle n'est pas religion au sens étymologique ni historique du terme.

De même dans le judaïsme, on ne trouve pas de religion, mais la Torah – il y a quarante ans Levinas écrivait un petit texte qu'il intitula « Aimer la Torah plus que Dieu » - qui est à la fois la Loi divine et la doctrine, mais il y a aussi le *Derekh Adonai*, la Voie de Dieu. L'un des mots fondateurs du judaïsme est le mot croire, *ha'amen*. Je crois se dit *ani ma'amin* et l'interjection *amen* provient de la même racine, ainsi que la *émounah*, la confiance, la fidélité.

Dans l'islam, le vocable *dîn* signifie l'obligation. Le mot même *islâm* signifie «soumission, résignation à la volonté de Dieu, islam », nom d'action du verbe *aslama* « se confier, se soumettre, se résigner (à la volonté de Dieu) », 4e forme (causative) de *salima* « être sain et sauf » [cf. le T.L.F.].

Venons-en enfin au mot religion, avant d'aborder la spiritualité. Ce mot vient du latin *religio* « scrupule, vénération », de *religere* « recueillir, rassembler » [du verbe *legere* « ramasser » et au fig. « lire »], ou de *religare* « relier » [cf. *Le Robert*]. Ce qui est intéressant c'est de remarquer *relegere*, recueillir, est en rapport direct avec son contraire, le mot *neg-ligere*, négliger.

Nous appréhendons mieux ce terme capital et ses deux sens distincts de recueillir et de relier. Tout ce qui relie à un transcendant serait donc du domaine du religieux ! On voit bien que le mot religion commence à nous casser les pieds, parce qu'il nous renvoie d'emblée à un surnaturel ou du moins à un sacré, de l'ordre d'une Révélation, auxquels nous croyons ou non, mais dont nous voulons avoir la permission de sortir. De nous éclipser sans que l'on nous retienne malgré nous.

La religion chinoise traditionnelle fut davantage une religion des ancêtres que des dieux et moins encore celle d'un Dieu, au sens d'un créateur de l'univers. Le mot qui pourrait se rapprocher le plus de notre mot religion serait *zong jiao*, que l'on peut traduire par le culte des ancêtres, mais qui signifie exactement la vertu des ancêtres. André Malraux avait saisi cette réalité lorsqu'il disait : « La religion chinoise traditionnelle est une religion sans dieux, ce n'est pas une religion sans morts. Il est probable que les hommes aient le choix entre les dieux et les morts mais s'ils écartent les dieux, ils ne peuvent pas écartier les morts. C'est l'un des problèmes les plus tragiques de notre temps. »⁸

La civilisation indienne, grande rivale de la civilisation chinoise, n'a jamais choisi entre les dieux et les morts, ayant détruit la mort par le bûcher et par la réincarnation, à laquelle il faut certes échapper, car elle est un malheur, mais qui est autre chose que la mort.

Le terme que l'on oppose aujourd'hui à religion est curieusement celui de *laïc*, qui vient encore du latin ecclésiastique *laicus* et du grec *laïkos*, de *laos*, peuple, et signifie « lai », autrement dit « qui ne fait pas partie du clergé », au sens premier. Les frères lai étaient dans les abbayes et les couvents, ceux qui servaient. Ces frères étaient les vrais ministres du peuple chrétien, car l'étymologie de ministre, *minister*, qu'est-elle d'autre que serviteur ? Nous l'oublions souvent, à commencer par ceux et celles qui le sont. Mais le sens figuré le plus courant depuis un siècle est l'adjectif *laïque* qui veut dire : indépendant de toute confession religieuse. Mesurons un peu le

⁸ *La légende du siècle*, I, *Le peuple de la nuit*, émission de Claude Santelli et Françoise Verny, INA 1971-1972.

parcours de ce simple mot, qui est aujourd'hui l'un des plus importants de notre République, aussi capital que celui de démocratie mais aussi fragile.

Un terme plus important que religion, car beaucoup plus universel, est celui de spiritualité, qui vient de *spiritualis* en latin ecclésiastique, qui signifie, en philosophie « qui est de l'ordre de l'esprit considéré comme principe indépendant ». Est spirituel ce qui est immatériel, incorporel, mais aussi ce qui est « relatif à l'âme, en tant qu'émanation et reflet d'un principe supérieur », divin ou non. Est enfin spirituel au sens premier, ce qui « est d'ordre moral » et ne relève pas du monde physique. Le spirituel rejoint en ce sens le *méta* de la métaphysique sur lequel nous reviendrons peut-être tout à l'heure. Le mot chinois le plus proche est *jing shen*, l'énergie de l'âme.

La métaphysique signifie ce qui traite des réalités qui viennent après les questions de physique, au nombre desquelles les causes premières, le sens du monde, l'existence ou la non-existence de Dieu... Pour le philosophe Emmanuel Levinas, la *métaphysique*, d'après la fin de la métaphysique proclamée par Heidegger, signifie tout autre chose : ce qui vient après l'Être, après Moi, après le Je : Autrui dans son altérité transcendante.

Il reste deux autres mots essentiels à analyser, inscrits dans notre question primordiale : athée et agnostique. Ce dernier signifie très clairement celui et celle pour lesquels l'existence de Dieu est proprement inconnaissable, tandis que l'athée est celui qui professe une doctrine matérialiste qui a pour principe la négation de l'existence de tout dieu personnel.

Je reviens à Malraux. Il donnait en 1972, l'une des définitions les meilleures et des plus profondes, du terme agnostique, devant les caméras de Claude Santelli et Françoise Verny. Voici donc ses propos :

Etre agnostique, ça veut dire penser qu'il n'y a pas de lien possible entre la pensée humaine et la conception d'une transcendance absolue. Alors, ça ne veut pas dire du tout qu'on est athée, parce qu'être athée, ça veut dire : c'est faux, la transcendance n'existe pas. Je ne pense pas du tout que la transcendance n'existe pas. Je pense qu'elle existe fondamentalement et que les hommes ne sont les hommes qu'en liaison avec une

transcendance, très variable, pas forcément religieuse ; mais les grandes figures de l'humanité sont toutes liées à une transcendance.⁹

Ces paroles disent très clairement que dans sa conception de la vie humaine, il n'y a pas de grand destin sans une forme de transcendance, qu'elle soit de l'ordre de l'histoire, de la création artistique, de la spiritualité. Mais il est l'heure d'en venir à la principale question que je voulais aborder devant vous. Il s'agit de la problématique qu'il soulevait à la fin de la préface au livre de l'ancien aumônier de sa brigade Alsace-Lorraine, le Père Bockel, qui fut archiprêtre de la cathédrale de Strasbourg.

Peut-il exister une communion sans transcendance, et sinon, sur quoi l'homme peut-il fonder ses valeurs suprêmes ? Sur quelle transcendance non révélée peut-il fonder sa communion ?¹⁰

La première de ses trois interrogations ne pose pas de problème et vous êtes bien placés, en loge, pour y répondre à chacune de vos tenues. Ne voyions-nous pas d'emblée une contradiction entre l'énoncé même du premier terme de sa question : « Peut-il exister une communion sans transcendance ? » avec ce qu'il disait, par exemple, au critique Roger Stéphane, qui fut aussi son compagnon d'armes, au temps de la brigade Alsace-Lorraine : « Je sens bien pourquoi lorsque je suis entré en contact avec l'Inde, ce contact a été si profond : il a été immédiatement une mise en présence de la transcendance. »¹¹

Mais dans la suite de sa réflexion interrogative, il creuse encore un peu plus sa problématique en écrivant, en forme d'antithèse à ce qu'il vient de poser : « et sinon, sur quoi l'homme peut-il fonder ses valeurs suprêmes¹² ? » Autrement dit, s'il n'y a de communion sans transcendance, peut-on encore parler de « valeurs suprêmes » ?

⁹ André Malraux, *La légende du siècle*, *op. cit.*

¹⁰ Préface d'André Malraux à *L'Enfant du rire* de Pierre Bockel, Grasset, Paris, 1973.

¹¹ *André Malraux, entretiens et précisions*, Gallimard, Paris, 1984.

¹² Préface à *L'Enfant du rire*, *op. cit.*

Voici la dernière proposition de se dialectique, qui est déjà une réponse à la première interrogation, sans pour autant répondre à la seconde : « Sur quelle transcendance non révélée peut-il fonder sa communion ? » Si nous avons posé la triple question de Malraux, nous avons bien conscience que notre réponse n'est pas encore satisfaisante et comment le serait-elle en quelques mots, alors que le débat dure depuis tant de décennies. Oui, le rite, vous le savez, oui, la communion spirituelle, créent et recréent sous nos mains, les valeurs suprêmes, les valeurs fécondantes, de toute transcendance. Certains d'entre nous, d'entre vous, sont athées, farouchement opposés à toute forme de religion révélée, pourtant nous savons pertinemment, et hors des espaces religieux proprement dits, que nous ne pouvons nous passer de rite, de culte, de spiritualité, et l'agnosticisme porte en lui une quête réelle d'une spiritualité non révélée.

Pour quelques très puissants esprit agnostiques et universels du XX^e siècle, le transcendant est ce qui élève l'humain au-dessus de lui-même, ce qui l'élève à un degré suprême, où l'on peut enfin entendre l'appel de l'infini comme un au-delà du sens. J'ai eu la grâce de connaître un grand maître, qui ne se payait pas de dogmes, moins encore de sermons, Emmanuel Levinas, qui éleva un édifice philosophique capable de répondre en partie à la défaite de la pensée, de la philosophie et de la théologie occidentales, au lendemain d'Auschwitz et de tant de crimes contre l'humanité commis au XX^e siècle.

J'ai également rencontré l'immense figure de ce mystique hindou, Swâmi Vivekânanda, qui fut lui-même, à la fin du XIX^e siècle, le successeur et le disciple préféré de Ramakrishna. Il est mort en 1902. Deux de ses paroles sont à jamais gravées en moi. La première est celle-ci :

*N'oublions jamais la gloire de la nature humaine ! Nous sommes le plus grand Dieu... les Christs et les Bouddhas ne sont jamais que des vagues sur l'Océan sans limites que Je Suis.*¹³

¹³ Swâmi Vivekânanda, *Entretiens et causeries*, traduit de l'anglais par Jean Herbert, Albin Michel, 1955.

Et la seconde de ses paroles, qui sont autant de braises incandescentes est celle-ci :

Le seul Dieu qui existe, le seul Dieu auquel je croie..., mon Dieu les misérables, mon Dieu les pauvres de toutes les races.¹⁴

Cette parole abyssale de Swâmi Vivekânanda peut s'entendre comme le fondement, le principe irréductible, absolu, d'une spiritualité qui n'est pas du ciel, mais de la terre, où l'homme aura enfin entendu l'appel universel à la sainteté – ou si vous n'aimez décidément pas ce mot, de l'amour, tel qu'Emmanuel Levinas l'inscrit dans le fondement même de toute philosophie, dont il disait qu'elle était – ou devait être – la sagesse de l'amour, au sens étymologique de *Philo*, ami et de *Sophia* ou *Sophos*, la sagesse.

La sainteté au sens humain et non religieux du terme, n'est pas un sujet de prédication mais signifie, dans la pensée de Levinas, un impératif moral absolu (au sens kantien) et universel, s'il en est. Nul être humain normalement constitué ne peut nier que la suprême grandeur de l'homme est de passer de son être propre, mortel et égoïste, à l'autre. Cette possibilité de considérer l'amour gratuit, le fait de faire passer l'autre avant soi – cette « dépossession vertigineuse dans l'amour » comme disait Malraux – n'est-il pas le degré indépassable par lequel « l'homme passe infiniment l'homme », selon les mots inamissibles de Pascal ?

Pour citer ce texte :

De SAINT-CHERON, Michaël : «“Peut-il y avoir une spiritualité agnostique ?” Une réflexion à partir de Malraux et de Levinas», article mis en ligne le 13 avril 2009.

URL : <<http://www.malraux.org/index.php/articles/724-200913mcheron.html>>

Texte téléchargé / consulté le [date exacte du téléchargement].

¹⁴ Romain Rolland, *La Vie de Vivekananda* suivi de *L'Évangile universel*, Stock, Paris, 1978, p. 249.